



WATHI, 21 juillet 2017 21 juillet 2017, migrations ouest-africaines, contribution migrations ouest-africaines



Perspectives de la recherche ouest-africaine sur la migration

«A l'époque, je travaillais sur les questions urbaines. J'ai compris au terme de ma thèse que l'une des réponses que les populations urbaines, en particulier de Dakar et sa banlieue, avaient trouvée à la crise urbaine, c'était la migration. J'ai commencé à voir dans les villages lébou de Thiaroye des jeunes qui partaient en migration (lébous : communauté de pêcheurs). Et c'est comme ça que je me suis intéressé à la migration.»

«Cela fait plus de 20 ans que nous travaillons sur les questions migratoires. Au début, on était seul, quasiment seul. Aujourd'hui, les rangs se sont garnis pour traiter de différentes questions. Il ne faut pas oublier, – et ça c'est un rappel me semble-t-il important –, il y a un renvoi à la sociologie lorsque l'on parle des questions de migration or ces questions ne peuvent pas être l'apanage d'une discipline. Les premiers travaux d'ailleurs dans le domaine de la migration, c'était dans le domaine de la médecine où on se préoccupait de la santé des premiers migrants.»

«Il y a eu de grands chercheurs dans le domaine de la migration. Je me souviendrai toujours des premiers travaux sur le travailleur africain noir en France de Souleymane Diarra, qui est un Ivoirien, ici à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar.»

«Le tableau qui a été brossé des migrations ouest africaines est un tableau quelque peu déséquilibré. Les appartenances linguistiques l'ont emporté sur l'approche globale. Les lusophones travaillent sur la Guinée Bissau, les anglophones travaillent sur le Ghana, les francophones travaillent sur leurs pays. Il a manqué cette vision globale qui transcende les barrières linguistiques, coloniales. Il faut une approche globale.»

Les migrations africaines vont en Afrique. Il faut faire la distinction entre le stock migratoire, c'est à dire le nombre de migrants que l'on compte à un moment donné ; et les flux migratoires, c'est à dire les derniers mouvements

«On ne peut pas dissocier, par exemple, la Guinée Bissau de la Casamance sénégalaise, c'est le même espace. Ce sont des choses que nous devons transcender et comprendre. En Afrique, on parlerait plus de circulation migratoire. Il y a ce que j'appelle les migrations par le bas, c'est-à-dire l'intégration par des peuples qui donne une dynamique migratoire fortement articulée autour des complémentarités régionales.»

L'ancienneté et la diversité des phénomènes migratoires ouest-africaines

«La circulation migratoire en Afrique de l'Ouest, elle est d'abord une circulation de proximité. Les gens vont dans les pays proches, ils s'en éloignent parfois (...). Les premières migrations étaient orientées vers l'espace colonial français. A Fann Hock, on avait des colonies de Dahoméens, aujourd'hui les Béninois. On avait les Capverdiens dans la SICAP Baobab parce que Dakar, c'était la capitale de l'Afrique Occidentale Française (AOF).»

«Il y avait à l'époque coloniale des circulations internationales, mais saisonnières. Quand le Sénégal produisait de l'arachide, on avait les Mossis (de l'ancienne Haute Volta, actuel Burkina Faso). Ces migrations allaient des zones sahéliennes vers les villes de la Côte atlantique, du Burkina vers la Côte d'Ivoire en remontant un peu vers la Guinée, le Sénégal, mais essentiellement vers les grandes villes capitales. Le schéma a été perturbé avec les indépendances où il y a eu un droit plus consacré au départ où les gens, compte tenu de la crise et des difficultés des pays comme la Côte-d'Ivoire et le Sénégal se sont redéployés vers d'autres lieux.»

«Aujourd'hui, quand on regarde l'Afrique de l'Ouest, ce que l'on peut considérer comme des pays d'immigration, c'est à dire des pays d'accueil des pays qui ont un solde migratoire positif, ce sont principalement trois pays : le Ghana, le Nigéria et la Côte-d'Ivoire. Les autres ont un solde migratoire négatif, il y a plus de départs que d'arrivées.»

C'est un peu ce que j'appelle la médiatisation excessive et le fait que les médias occidentaux (...) imposent leur volonté à la communauté parce que les moyens de diffusion, de distribution des idées et des images sont plus importants de leur côté. De ce point de vue, l'Afrique doit aussi apporter une réponse

«Au Burkina, vous aviez les premiers migrants Mossis qui allaient vers la Côte d'Ivoire qui ont entamé un processus de retour avec la crise ivoirienne. Vous avez de nouveaux groupes qui participent à la migration comme les Bissas qui sont allés en Italie, en Espagne. Au total, on a une circulation migratoire qui s'est intensifiée, un intérêt plus marqué pour les migrations qui touchent toutes les catégories.»

« Une des questions dont on parle rarement parce qu'elle est assez spécifique, c'est celle des réfugiés. Ce sont des gens qui traversent leurs frontières pour chercher une sécurité quelque part : exemple, les Libériens qui vont au Ghana, au Sénégal, au Togo (...). On parle plutôt des travailleurs migrants. Il y a aussi la féminisation des mouvements, la mobilité des étudiants, des sportifs, des intellectuels. Le Ghana a payé un très lourd tribut à ces migrations : les médecins, le personnel de santé. »

«Les migrations africaines vont en Afrique. Il faut faire la distinction entre le stock migratoire, c'est à dire le nombre de migrants que l'on compte à un moment donné ; et les flux migratoires, c'est à dire les derniers mouvements. Depuis les années 2000 et même avant, les flux migratoires vers l'Europe se sont intensifiés à telle enseigne que cela a pu brouiller le tableau pour une raison très simple : il y a un protectionnisme migratoire en Afrique. Des pays d'accueil comme la Libye, la Côte d'Ivoire sont désormais en crise et les gens vont chercher ailleurs. Ils vont en Europe.»

«Les gens vont par le Tchad, Niger, Agadez, Durgou, essayer de rentrer en Libye, passer par l'Algérie. Je signale que ces mouvements-là ne sont pas du tout nouveaux. Ces itinéraires ont été remis au goût du jour, (...) ça s'est redynamisé. Agadez est devenu aujourd'hui un carrefour autoroutier avec le transport des migrants. Cela crée une dynamique quelles que soient les conséquences par ailleurs.»

La place particulière de la Libye dans la recomposition des migrations ouest-africaines

«Il y a des permanences, des ruptures mais il y a aussi des continuités. Dans ce que j'appelle la recomposition significative des migrations ouest-africaines, la place de la Libye est une place importante. C'est ce qui s'est produit en Libye qui a perturbé tout ça, elle a modifié le schéma migratoire ouest-africain. La configuration du champ migratoire est aussi liée à la stabilité politique.»

«Les migrations africaines aujourd'hui peuvent s'appuyer sur le jihadisme, tous ces gens qui étaient dans -ce que j'appelle la fraude- sont dans les mouvements. Ils offrent des possibilités et prennent en charge (les migrants). C'est-à-dire que l'économie de la fraude de tabac que l'on a connue dans le désert s'est un peu repliée vers le trafic des migrants. La ressource aujourd'hui dans les trafics, ce sont les migrants. Les réseaux jihadistes soutiennent massivement la migration.»

« C'est un peu ce que j'appelle la médiatisation excessive et le fait que les médias occidentaux (...) imposent leur volonté à la communauté parce que les moyens de diffusion, de distribution des idées et des images sont plus importants de leur côté. De ce point de vue, l'Afrique doit aussi apporter une réponse.»

Pape Demba Fall

Pape Demba Fall, chef du département des sciences humaines de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire (IFAN), Spécialiste des migrations

PUBLICATIONS



Origines et évolutions des migrations en Afrique de l'Ouest 21 juillet 2017



Nécessité d'une approche continentale des questions migratoires 21 juillet 2017

Nécessité d'une approche continentale des questions migratoires

WATHI, 21 juillet 2017 21 juillet 2017, migrations ouest-africaines, contribution migrations ouest-africaines



Les politiques migratoires en Afrique de l'Ouest

«Il faut une approche continentale et une approche sous régionale. Quand vous êtes migrants de la CEDEAO à l'intérieur de la CEDEAO, vous n'avez pas de problèmes. Mais quand vous sortez de la CEDEAO, vous n'avez aucun droit, on ne vous reconnaît aucun droit quand vous êtes au Cameroun, quand vous êtes ailleurs, cela pose problème. Il faut ré-africaniser les réponses, la question des migrants, les aborder dans une perspective africaine et ne pas être sous la dictée de l'Europe. Elle impose des solutions par rapport à ses préoccupations qui sont non avouées : cela consiste à dire « ce que nous n'acceptons pas, ce sont des migrants économiques », or, on n'a pas besoin de faire un rappel : les populations de la vallée : Mauritanie, Mali, Sénégal ont largement contribué à l'essor de l'économie française, notamment l'automobile.»

«Au sein de la CEDEAO, c'est vrai que la question migratoire a repris du poil de la bête (...) Il n'en reste pas moins que la mobilité, la fin des frontières qui doit être l'objectif final de la CEDEAO (supprimer les barrières douanières, etc.) a encore du mal à prendre forme pour une raison simple : parce qu'il y a encore le rejet de l'autre, les égoïsmes nationaux (...). Il n'y a pas pour l'instant une éducation à la paix.»

Il faut ré-africaniser les réponses, la question des migrants, les aborder dans une perspective africaine et ne pas être sous la dictée de l'Europe

«Il faut que l'on comprenne une chose : ces échanges de populations, cette circulation migratoire n'a d'autres objectifs et d'autres ambitions que de résoudre les difficultés que les gens peuvent vivre dans leurs localités d'origine. Ceux qui partent le font pour permettre aux autres de rester. Le migrant laisse derrière lui tout un monde. En réalité, il fait cette production à distance. Il est dans une stratégie familiale de recherche de solutions et de réponses. C'est à ce titre qu'il mérite d'être accompagné.»

«Le développement ne pourra pas freiner la migration. Ceux qui partent le font aussi parce qu'ils ont envie de s'émanciper, de voir quelque chose de différent. Ce n'est pas la misère qui est à l'origine des migrations. C'est un projet parfois personnel, surtout familial. Partir en migration a un coût, ce n'est pas gratuit. Vous imaginez la famille qui récolte au bout d'un an sa production, qui en vend une partie, qui investit sur un migrant qui n'arrive pas à franchir la Libye, qui est renvoyé. C'est une perte de richesses pour ces économies.»

Ceux qui partent le font pour permettre aux autres de rester. Le migrant laisse derrière lui tout un monde

«On explique de plus en plus que l'aide publique au développement est inférieure à l'apport des migrants dans leurs communautés. Qui pourrait se passer de cela ? Maintenant, il y a des dispositions d'accompagnement qui manquent, il faut qu'il y ait des interfaces, des structures dédiées aux migrants qui ne soient pas des structures clientélistes. Les dispositifs d'accueil et

d'insertion des migrants de retour ne répondent pas aux besoins. Il s'y ajoute que chaque fois que l'on parle de migrants, on pense aux nationaux. On oublie les étrangers qui vivent sur notre territoire. Or, c'est ici et là-bas, c'est ce que nous appelons le double espace. En même temps que l'on demande que nos migrants qui sont à l'étranger bénéficient des choses qui leur sont dues, il faudrait faire la même chose pour les étrangers qui sont ici.»

Photo: **WATHI**

Pape Demba Fall

Pape Demba Fall, chef du département des sciences humaines de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire (IFAN), Spécialiste des migrations